

« *PRIÈRE AU DIEU DE MA VIE* »

Sur les Psaumes XLII et XLIII

- (XLII,2) *Comme une biche est avide des fonds d'eau,
Ainsi mon âme est avide de toi, Dieu.*
- (3) *Elle a soif, mon âme, de Dieu, d'un dieu vivant.
Quand est-ce que je viendrai et je serai vu à la face de Dieu ?*
- (4) *Pour moi mes larmes ont été du pain jour et nuit,
Quand on me dit tout le jour : « Où, ton Dieu ? »*
- (5) *Ces choses, je m'en souviens et je verse sur moi mon âme.
Oui, je passais dans la foule, à petits pas, avec eux, vers la maison de Dieu,
Dans une voix d'allégresse et de reconnaissance, une masse en fête.*
- (6) *Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par sa face.*
- (7) *Mon Dieu, sur moi mon âme est courbée,
Aussi je me souviens de toi,
Depuis la terre du Jourdain et des Hermons, depuis le mont Miçar.*
- (8) *Un gouffre vers un gouffre crie à la voix de tes cataractes.
Toutes tes lames et tes vagues sur moi sont passées.*
- (9) *Le jour IHVH ordonne sa bonté
Et dans la nuit son chant est avec moi,
Prière au Dieu de ma vie.*
- (10) *Je dirai à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'as-tu oublié ?
Pourquoi sombre est-ce que j'irai, sous l'oppression de l'ennemi ? »*
- (11) *Le meurtre dans mes os, ils m'insultent ceux qui m'attaquent,
Quand ils me disent tout le jour : « Où, ton Dieu ? »*
- (12) *Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et pourquoi gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par ma face et mon Dieu.*
- (XLIII,1) *Juge-moi, Dieu, et combats mon combat contre une nation infidèle
Et de l'homme de fraude et d'injustice libère-moi.*
- (2) *Oui, toi, Dieu de la forteresse, pourquoi m'as-tu rejeté ?
Pourquoi sombre vais-je aller et venir sous l'oppression de l'ennemi ?*
- (3) *Envoie ta lumière et ta fidélité.
Elles, elles me mèneront et me feront venir vers le mont de ta sainteté et vers tes demeures.*
- (4) *Et que je vienne vers l'autel de Dieu, vers le Dieu de la joie et de la jubilation,
Et reconnaissance à toi sur la lyre, Dieu, mon Dieu.*
- (5) *Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et pourquoi gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par ma face et mon Dieu.*

Une suite de trois mouvements scandée par trois refrains

*Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par sa face.*

Telle est la traduction qu'on peut proposer de XLII (6). Or, ce même texte revient par deux fois, mais avec certaines modifications sensibles, en XLII (12) et en XLIII (5). On lit en effet alors :

*Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et **pourquoi** gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par ma face et mon Dieu.*

Une telle disposition autorise à lire les Psaumes XLII et XLIII comme une suite d'un seul tenant. Mais, en outre, on peut considérer la présence de ce fragment comme celle d'un refrain. La place de celui-ci ou, plutôt, son moment invite à considérer cette suite comme la composition de trois mouvements successifs, chacun d'eux s'achevant par une même forme. Cependant, il convient de proposer une hypothèse sur le motif pour lequel cette même forme apparaît par deux fois avec les mêmes modifications par rapport à sa première occurrence.

Admettons, comme on le ferait pour tout passage qu'on traverse, qu'en avançant dans celui-ci on dépose, sur la trajectoire textuelle, des traces du trajet qu'on effectue. L'effet de ce trajet est, bien entendu, d'abord lisible dans les liens qu'on peut établir entre les traces par lesquelles on passe. Mais, de plus, il se résumerait en quelque sorte dans le refrain par lequel se termine chaque mouvement. Dans ce finale, deux fois répété, on pourrait déchiffrer, comme en un condensé ou en un résultat, la ligne suivie pendant tout le temps qui le précède.

Ainsi, puisque le finale est identique pour le deuxième et le troisième mouvement, on peut supposer qu'ils se distinguent tous les deux bien nettement du premier. Dès lors, entre la première et la deuxième clause, un événement serait survenu qui aura entraîné la modification de la deuxième. Quant à l'effet de cet événement, il ne s'arrêterait pas à la fin du deuxième mouvement mais il se prolongerait jusqu'à la fin de cette suite, puisque l'on retrouve la même formule que précédemment pour clore le troisième et dernier mouvement. Dans ces conditions, il est tout indiqué de commencer par dégager la ligne qui se dessine dans chacun des trois refrains et, tout particulièrement, de saisir la différence qui se marque entre le premier et les deux autres.

La structure des refrains et l'ensemble de la suite

Chaque refrain est pareillement construit par la succession de trois énoncés dont la forme est identique alors que, de l'un à l'autre, le contenu peut varier.

Chacun commence par une interrogation redoublée mais, dans le premier, celle-ci est moins insistante :

Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et (pourquoi) gémis-tu sur moi ?

Puis vient un impératif, dont le sens est le même chaque fois :

Attends après Dieu !

On lit enfin une affirmation dont la forme est la même dans les trois occurrences mais dont le contenu diffère selon que l'on considère la première ou les deux dernières :

*Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par sa (ma) face (et mon Dieu) !*

Chaque fois le trajet est le même. On part d'une interrogation qui s'adresse à l'âme, à mon âme, et qui porte sur son état présent. C'est à elle qu'ensuite un ordre est envoyé : elle est sommée de se placer dans une disposition qui la tourne vers l'avenir, et celui-ci reçoit le nom de Dieu. Pour finir, toujours dans la considération de l'avenir, on en vient à s'engager à la reconnaissance encore à lui, c'est-à-dire à Dieu, pour les sauvetages, c'est-à-dire pour des actes de salut qui ont été accomplis.

A considérer la temporalité, on peut retenir qu'on ne quitte pas le présent. D'abord, dans ce présent, on prend acte sur le mode interrogatif, d'un certain état, provenant d'un passé. Mais, dans ce même présent, on se tourne vers l'avenir, d'abord sous l'effet de l'ordre qui est adressé et, ensuite, en se proposant d'occuper cet avenir par de la reconnaissance envers Dieu pour des sauvetages. Ces derniers ont eu lieu, ils sont donc situés dans un passé, mais celui-ci demeure dans le présent. On est donc porté à penser qu'il s'est substitué ou qu'il s'est associé, toujours dans le présent, à cet autre passé qui d'abord occupait le présent de l'âme courbée à qui l'on demandait la raison de son affliction.

Substitution ou association, dans le présent, d'un passé à un autre, du péril au salut, tel est le résultat auquel on parvient. Or, ce changement est survenu après l'ordre formulé et entendu : Attends après Dieu ! Il est le fruit de cet ordre. Or, il n'est pas impossible de saisir comment s'est opérée cette fécondité. En effet, on peut penser qu'on la suit, sinon à la trace, du moins dans ses effets, quand on s'attache à la différence de contenu entre le premier refrain et les deux autres.

D'abord, comme on l'a noté déjà, dans les deux derniers refrains, du fait du redoublement du pourquoi, s'exprime avec plus de force que dans le premier la volonté d'apprendre de l'âme elle-même quelle est la raison d'être de sa détresse. Mais il y a beaucoup plus. La reconnaissance va sans doute toujours à Dieu. Mais les sauvetages ont cessé d'être le fait seulement de sa face : ils sont devenus le fait de ma face, et cela sans cesser de provenir de Dieu, puisque, indissolublement, ils se sont produits par ma face et mon Dieu.

Nous voilà munis pour entrer dans la lecture de la suite psalmique tout entière. On peut s'attendre à ce que, dans chacun des trois mouvements, mais autrement chaque fois, se répercute et se grave le mouvement qu'on vient de discerner à l'intérieur du refrain. Ce mouvement, dans le refrain, apparaît comme un effet. Dans le corps du mouvement lui-même on peut se préparer à le voir surgir comme une cause. Ici, il est une opération, discernable dans l'énonciation, tandis que là il est un produit, manifeste dans l'énoncé. Non pas toutefois en ce sens que, dans le refrain, le mouvement serait contracté au point qu'il ne demanderait aucun temps pour se produire. Mais ce qui est sûr, c'est que le temps, dans le mouvement

comme dans le refrain, n'apparaît pas de la même façon. Réduit dans le refrain à un schématisme qui ne le supprime pas, il est détendu dans le reste de chaque mouvement, au point que le refrain, qui vient chaque fois à la fin, peut lui-même apparaître non pas comme la cellule germinale et intemporelle de l'ensemble de la suite mais comme un temps, le temps terminal, de chaque mouvement.

Le je, l'âme et Dieu

*Comme une biche est avide des fonds d'eau,
Ainsi mon âme est avide de toi, Dieu.
Elle a soif, mon âme, de Dieu, d'un dieu vivant.
Quand est-ce que je viendrai et je serai vu à la face de Dieu ?*

Le *Je* parle, et il parle à *Dieu*. Il parle de son *âme* et de la relation que, pour vivre, elle entretient avec *Dieu*. Ainsi, par un côté, l'*âme* est une propriété que partage le *je* avec tout ce qui est *vivant*, qui l'apparente à un animal, comme la *biche*. Comme celle-ci, elle *a soif*, et l'*eau*, si faiblement qu'il y en ait quelque part, peut apaiser cette *soif*. Aussi en est-elle naturellement *avide*. Mais, par un autre côté, cette *eau* comme cette *soif*, ne sont que des figures. Car *mon âme* n'est pas une *biche*, mais seulement *comme une biche*. Il n'en faut pas plus pour que *mon âme* soit quelque chose qui relève de la nature et qui, sans se confondre avec le *je*, situe celui-ci dans la réalité du *vivant*. S'il n'avait pas d'*âme*, capable d'avoir *soif*, et *soif de Dieu, d'un dieu vivant*, dans quel rapport ce *je* serait-il avec *Dieu* ? Aurait-il même un rapport avec *Dieu* ?

Sans doute. Tout est là, en effet. Cette *soif de mon âme*, telle qu'on vient de la désigner comme *soif de Dieu, d'un dieu vivant*, est un fait. Mais hâte-t-elle ou retarde-t-elle le moment où le *je* sera *vu à la face de Dieu* ? Cette *soif* ne maintient-elle pas dans la nature le *je* et son *âme*, qui fait de lui un *vivant* ? Ne l'écarte-t-elle pas d'une histoire dans laquelle il ne se contenterait pas de vivre : il existerait, il pourrait se mouvoir, il serait *vu à la face de Dieu* ? L'alternative n'est-elle pas entre vivre seulement et exister ? Entre vivre avec, dans l'*âme*, la *soif de Dieu, d'un dieu vivant*, et, d'autre part, exister non pas sans *Dieu* mais, librement, à la *face de Dieu* et, d'une certaine façon, *comme Dieu* ?

Si de telles questions peuvent être soulevées, c'est parce que le *je* ne se satisfait pas d'être entretenu en vie, fût-ce par son *Dieu*, comme *une biche, avide des fonds d'eau*. Il garde en lui le souvenir d'une autre relation avec *Dieu*.

*Pour moi mes larmes ont été du pain jour et nuit,
Quand on me dit tout le jour : « Où, ton Dieu ? »
Ces choses, je m'en souviens et je verse sur moi mon âme.
Oui, je passais dans la foule à petit pas, avec eux, jusque vers la maison de Dieu,
Dans une voix d'allégresse et de reconnaissance, une masse en fête.*

C'est bien le *pain* qui est en cause. Quelle est la nourriture qui entretient vraiment ? Le *je* peut-il s'alimenter des *larmes* qu'il verse *jour et nuit*, quand on lui dit *tout le jour* : « Où, ton Dieu ? » Peut-il se sustenter de sa *soif* ? Et même peut-il s'en tenir à ce que son *âme ait soif de Dieu* comme de *pain* ? N'est-ce pas intolérable ?

Si le *je* en vient à formuler ces interrogations, c'est parce qu'il garde le souvenir d'une façon d'être qui n'avait rien d'une conduite *avide* où le risque de périr jette son ombre. Il n'a pas oublié le temps, maintenant passé sans doute, où il était avec d'autres, nombreux, dans la joie :

*Oui, je passais dans la foule, à petit pas, avec eux, vers la maison de Dieu,
Dans une voix d'allégresse et de reconnaissance, une masse en fête.*

Le retour par la pensée, par le cœur, vers ce temps révolu n'est-il pas un aliment plus fort encore que la *soif* de l'*âme* ? N'est-il pas comme un espoir, plus capable en vérité de maintenir *vivant* que l'apaisement accordé à qui serait près de mourir d'inanition ? Ce retour, n'est-ce pas lui qui rend déplacé et presque dérisoire de s'entendre dire *tout le jour* : « *Où, ton Dieu ?* » Car cette inquisition obstinée est impuissante à faire douter d'une présence qui ne saurait faire défaut, sinon à l'*âme*, du moins au *je*. Oui, le *je* est intact. Il peut s'adresser à l'*âme*, à *mon âme*, et la persuader de ne pas rester dans la seule dépendance de sa *soif* :

*Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et gémis-tu sur moi ?
Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par sa face.*

Car la situation présente n'a pas lieu d'être. C'est une étrange rencontre que *mon âme* soit *courbée* et s'afflige *sur moi*. Comme si le *je* avait besoin qu'on s'apitoie sur lui ! Il peut parler haut et fort à *mon âme*, lui communiquer l'ordre non d'entretenir sa *soif* mais, ce qui est tout autre chose, de se tendre tout entière *après Dieu*, comme lorsqu'on court de toute sa force derrière quelqu'un. Car il est déjà passé, il est là, il ne manquera donc pas. Aussi bien le *je*, puisqu'il dure, puisqu'il continue, lui, dans le temps, peut-il, en effet, enjoindre à l'*âme* d'attendre *Dieu* : telle sera sa façon de l'atteindre présentement : *Attends après Dieu !* Si elle peut éprouver et exprimer quelque sentiment *encore* dans l'avenir, qu'elle s'abandonne donc à la *reconnaissance* ! Car *Dieu*, lui, il a déjà fait ce qu'il avait à faire, il a sauvé, et par sa seule opération :

*Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par sa face.*

« *Prière au Dieu de ma vie* »

*Mon Dieu, sur moi mon âme est courbée,
Aussi je me souviens de toi,
Depuis la terre du Jourdain et des Hermons, depuis le mont Miçar.
Un gouffre vers un gouffre crie à la voix de tes cataractes.
Toutes tes lames est tes vagues sur moi sont passées.*

Le *je* continue de parler. Mais il s'adresse non pas à son *âme* mais, expressément, à celui qu'il nomme *mon Dieu*. Certes c'est pour faire état devant lui de l'affaissement de son *âme* mais ce n'est plus pour demander à celle-ci la raison d'un tel état. Si son *âme* est *courbée*, il en prend prétexte pour se souvenir encore du *Dieu* auquel il parle. Mais, maintenant, il n'évoque plus les jours passés avec d'autres *dans la foule* et *dans une voix d'allégresse et de*

reconnaissance. Résidant loin de la maison de Dieu, depuis la terre du Jourdain et des Hermons, depuis le mont Miçar, il s'attache au présent, et c'est pour déclarer à Dieu lui-même que, dans la débâcle où il est jeté, il reconnaît encore son œuvre :

*Un gouffre vers un gouffre crie à la voix de tes cataractes.
Toutes tes lames et tes vagues sur moi sont passées.*

Le constat n'est pas neutre. Pour dire la misère extrême de sa situation, le *je* parle de celle-ci comme si en elle se dessinait quelque chose qu'il faut bien nommer une communication, la transmission violente d'un message qui s'exprime dans le langage des éléments déchaînés. Or, tout se passe comme si un point extrême était atteint dans le démantèlement du *je*. Ou bien il se taira, comme anéanti, ou bien, s'il continue à parler, il s'exprimera tout autrement : non pas dans l'oubli de sa détresse, car celle-ci demeure, mais sur le ton de la prière confiante :

*Le jour IHVH commande à sa bonté
Et pendant la nuit son chant est avec moi,
Prière au Dieu de ma vie.*

Quel est l'interlocuteur du *Je* ? On ne le saura pas. Cependant, un nom apparaît, qui n'était pas encore venu, celui de *IHVH*. Mais ce n'est pas à celui-ci qu'il s'adresse. Il parle de lui et, surtout, il dit ce qu'il fait : *Le jour IHVH commande à sa bonté*. Et voilà qu'aussitôt est énoncée la suite, dans les ténèbres du *je* lui-même, de l'ordre donné par *IHVH* : *Et pendant la nuit son chant est avec moi, / Prière au Dieu de ma vie*. Non plus un *cri*, mais un *chant*. Mais qui donc *chante* ? *IHVH* ? *Moi*, c'est-à-dire le *je* ? Qui pourra trancher ? Une chose paraît certaine : en ce moment décisif, non pas de fusion mais de rencontre et d'union, jaillit une *prière*, et celle-ci est dirigée vers le *Dieu de ma vie*, donc vers le *Dieu* qui, étant l'interlocuteur du *je* dans sa *prière*, ne déçoit pas la *soif* de *vie* dont *mon âme est avide*.

Maintenant le *je* peut bien s'adresser de nouveau à *Dieu*. Il peut même paraître lui faire reproche de l'avoir *oublié*, de se conduire si peu comme son *rocher* : *Je dirai à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'as-tu oublié ? »* En vérité, c'est lui, le *je*, qui s'abuse, quand il cède à la tristesse : *« Pourquoi sombre est-ce que j'irai, sous l'oppression de l'ennemi ? »* La confusion devrait plutôt être le fait de ceux qui prétendent introduire la mort jusque dans son corps au prétexte que *Dieu* ne se laisse pas trouver : *« Le meurtre dans mes os, ils m'insultent ceux qui m'attaquent, / Quand ils me disent tout le jour : « Où, ton Dieu ? »*

Un tournant a été pris. Si le refrain revient, il ne peut donc plus être tout à fait semblable à sa première version. Il porte la marque de ce qui s'est produit. Ainsi, d'abord, par le redoublement du *pourquoi*, l'accent est mis sur l'énigme que constitue le retour affligé de l'âme sur elle-même. Quant au commandement, il ne change pas. *Attends après Dieu*. Mais, et c'est là sans doute ce qui importe le plus, le *je* recueille le fruit porté par la *prière* qu'il a adressée au *Dieu de (sa) vie*. Il affirme que les *sauvetages* ne sont plus le fait de *Dieu* seul. Non qu'il soit écarté, mais alors même que le *je* proclame sa *reconnaissance* envers lui, il substitue sa propre *face* à celle de (son) *Dieu*. Tout se passe, et le refrain en porte la trace, comme si un concours s'était produit entre eux ou, mieux encore, comme si une médiation avait eu lieu dans laquelle ils seraient intervenus ensemble : la *face*, ce qui se donne à voir, est devenue celle de *je* et, pourtant, *Dieu*, celui de *je*, *mon Dieu*, n'est pas méconnu, son action est même expressément mentionnée.

Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et pourquoi gémiss-tu sur moi ?

*Attends après Dieu !
Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages
Par ma face et mon Dieu.*

Le repli de l'âme sur soi n'a vraiment pas lieu d'être, non plus que sa tristesse, puisque les *sauvetages* ont, inséparablement, pour origine *ma face et mon Dieu*. Aussi le ton du discours va-t-il changer.

La parole assurée

Des impératifs apparaissent. Ils sont nombreux, et c'est *Dieu* lui-même qui est sommé d'agir, de répondre à l'injonction de *je* : *Juge-moi, Dieu, et combats mon combat...libère-moi...Envoie ta lumière...* Le *je* réclame pour lui-même, et sa parole tient alors du vœu tout autant que du commandement : *Et que je vienne vers l'autel de Dieu...* Les affres de la lutte ne sont pas oubliées. Mais le doute sur son issue n'existe pas.

*Juge-moi, Dieu, et combats mon combat contre une nation infidèle
Et de l'homme de fraude et de perversité libère-moi.
Oui, toi, Dieu de la forteresse, pourquoi m'as-tu rejeté ?
Pourquoi sombre vais-je aller et venir sous l'oppression de l'ennemi ?*

Tout se passe comme si le *je* cherchait à apprendre de *Dieu* lui-même *pourquoi* il avait été *rejeté* par lui, tant une telle conduite lui paraît inexplicable. En tout cas, il n'y a pas, il n'y a plus de raison pour lui d'*aller et venir sombre sous l'oppression de l'ennemi*. Puisque son histoire continue, puisque son existence est assurée, il peut avancer sur le chemin avec une confiance qui lui donne autorité pour s'adresser à *Dieu* comme fait un suppliant dont le salut est déjà acquis.

*Envoie ta lumière et ta fidélité.
Elles, elles me guideront et me feront venir vers le mont de ta sainteté et vers tes demeures.
Et que je vienne vers l'autel de Dieu, vers le Dieu de la joie et de la jubilation,
Et je te célébrerai à la lyre, Dieu, mon Dieu.*

La pensée du lieu où *Dieu* réside n'est plus un souvenir qui offre sa matière à l'espoir, comme tout à l'heure. Elle est devenue une certitude. Par une sorte d'anticipation, comme si l'événement était actuel, le *je* se voit déjà en route *vers le mont de ta sainteté et vers tes demeures*. C'est ainsi qu'il s'exprime en parlant à son *Dieu*. Car il va *vers l'autel de Dieu, vers le Dieu de la joie et de la jubilation*. *Dieu* est bien devenu *mon Dieu*, conformément à une transformation dont le refrain portait déjà la trace. *Et reconnaissance à toi sur la lyre, Dieu, mon Dieu* : tel est maintenant l'écho, dans le corps du dernier mouvement, de ce qu'on lisait déjà dans le refrain : *Attends après Dieu ! / Oui, reconnaissance encore à lui pour les sauvetages/ Par ma face et mon Dieu*. Dès lors, la question des adversaires « *Où, ton Dieu ?* » peut elle-même maintenant paraître prémonitoire : en elle l'annonce est faite, sur le ton de la moquerie, que *Dieu*, en effet, deviendra et même est déjà le *Dieu* de *je*.

L'âme et Dieu entre la parole et la vie

L'âme exerce deux fonctions. Elle est un interlocuteur du *je* et elle est aussi le dépositaire de ses appétits et de ses affects. C'est ce qu'on peut conclure, par exemple, de l'interrogation qu'on lit dans le refrain :

Pourquoi es-tu courbée, mon âme, et gémis-tu sur moi ?

Cette observation est de grande portée, surtout si on la rapproche d'une autre. On constate, en effet, que le *je* peut aussi s'affirmer lui-même sans s'adresser à personne explicitement et qu'il peut, comme il le fait pour l'âme, prendre *Dieu* pour le destinataire de sa parole et pour le dépositaire de ses propres appétits et affects. Ainsi en est-il, par exemple, quand on lit :

Je dirai à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'as-tu oublié ?... »

On peut conclure de ces remarques que l'entretien, le champ de la parole et de l'écoute, est la dominante fondamentale présente dans tout le discours : toujours quelqu'un parle sans nécessairement parler à quelqu'un d'autre que lui-même, et celui qui parle est signalé dans le discours par le *je*. Celui-ci est le foyer d'où surgit la parole. Hors de ce foyer et en lien avec lui, soit comme interlocuteurs, soit comme dépositaires des appétits et des affects de *je*, il y a l'âme et *Dieu*. Dans le *je* la parole se révèle, c'est là qu'elle éclot. Dans l'âme et en *Dieu*, en revanche, se déposent les suites de la parole qui explose dans le *je*. Mais ces suites sont bien différentes selon qu'elles sont des destinataires de la parole ou des dépositaires des appétits et des affects du *je*.

En tant que dépositaires des appétits et des affects du *je*, l'âme et *Dieu* sont quelque chose ou, si l'on préfère, des objets susceptibles d'être modifiés de telle ou telle façon. En revanche, en tant que destinataires de la parole émise par le *je*, ils sont, comme le *je* lui-même, des sujets à l'intérieur d'un entretien, capables de recevoir une adresse et d'y répondre : ils sont quelqu'un ou, comme on voudra, ils ne sont rien qui soit quelque chose, un objet, comme d'ailleurs le *je*. Leur existence, à supposer qu'on puisse en mesurer l'intensité, est, si l'on ose dire, la plus minime qui soit, elle n'est pas celle d'un terme mais celle d'une relation, de la relation par laquelle s'instaure et se poursuit un entretien.

Dans le passage que l'on vient de lire, on peut donc considérer que la relation d'entretien entre des sujets travaille à l'intérieur de la relation qui se termine à des objets, qui se dépose en des propriétés. Or, la première transforme la seconde. Elle ne la supprime pas. Mais elle la fait passer d'un état, qu'on peut qualifier par le terme d'affliction, à un autre état, qu'on peut qualifier par le terme de salut.

Si l'on tient à tout prix à saisir le moment où cette transformation se décide et apparaît sensiblement dans le discours on peut s'arrêter sur la formule *Prière au Dieu de ma vie*. Puisqu'il s'agit d'une *prière*, la relation est celle d'une parole, d'un message qu'on envoie. Celui-ci est adressé à quelqu'un, ici *Dieu*, qui est tenu pour singulier et qui n'est pas sans rapport avec le *je*. Mais ce *je* n'est pas seulement celui qui parle, un sujet : il est aussi un *vivant*, capable de désirer, de ressentir et de pâtir. Quant au destinataire de la parole de *je* qu'est *Dieu*, lui non plus n'est pas seulement un sujet, désigné par le *tu* : il est aussi, comme l'âme, un être sensible, un *vivant*.

En somme, on perçoit ici la rencontre de la parole et de *vie*. Que serait la première si elle ne prenait chair dans la seconde ? Mais que deviendrait la seconde, si l'événement de parole qui se produit dans la première ne maintenait pas la seconde dans l'existence, ne la sauvait pas de son toujours possible anéantissement dans la mort ?

Le *je* et le *tu* sont donc des signifiants de la relation d'entretien. *Dieu* et l'*âme*, quant à eux, sont des signifiants de la relation de *vie*. Mais ils ne sont pas étrangers à la relation d'entretien pour autant que celle-ci reste intérieure à la relation de *vie* et donc, d'une certaine façon, première par rapport à cette dernière. Bref, la parole ou, si l'on préfère, l'entretien, qui est la parole en acte, est au principe. Quant à la *vie*, elle est dans la parole ou la parole est en elle, comme son *sauvetage*.

Pour en rester à la lettre même de la suite psalmique qu'on vient de lire, ne peut-on pas supposer que le nom de *IHVH* désignerait ici le moment où le *tu* à qui le *je* s'adresse devient, dans le temps et dans l'histoire, dans *le jour* et dans *la nuit*, le *Dieu de (sa) vie* ?

*Le jour IHVH ordonne sa bonté
Et dans la nuit son chant est avec moi,
Prière au Dieu de ma vie.*

Clamart, le 9 mai 2009

N-B - La traduction s'inspire très directement de celle d'Henri Meschonnic, telle qu'on peut la lire dans GLOIRES, Traduction des psaumes, Paris, 2001, Desclée de Brouwer, p-p 135-137. En plus de quelques changements touchant le vocabulaire lui-même, on a modifié la présentation de l'ensemble du texte, notamment en y introduisant une ponctuation.